

## II

*Où un poissonnier crie des choses par la  
fenêtre, où Chloé et Almée font de l'insomnie  
et où l'honneur est presque sauf*

Ça changeait considérablement nos plans d'être obligées d'habiter à l'hôtel, mais on est des filles flexibles : quand on est propres et rassasiées, plus rien ne nous dérange. On a donc tenu conseil pour décider de la suite des choses. Almée a proposé qu'on se fasse pécheresses et qu'on vive sur un chalutier, mais on ne connaissait rien là-dedans, la pêche. Alors on a eu toute une idée. On allait faire comme mes parents quand ils partaient en vacances : du tourisme. On avait une vague idée de ce que ça voulait dire, en tout cas on savait que pour faire du tourisme, il fallait visiter la ville et rapporter des souvenirs, alors on a regardé notre capital. On a tout étendu sur notre lit, sur l'édredon en faux satin. Tous les sous, toutes les pièces et les billets qu'il nous restait, on a mis tout ça ensemble et on a compté. On s'est aperçu que, si on voulait rapporter des beaux souvenirs, on ne pouvait pas se permettre de passer nos vies dans les restaurants à jouer aux grandes dames. C'était dommage, mais c'était la vie : on s'en accommoderait. Heureusement, on pouvait rester à l'hôtel. Ça nous a rassurées. On ne savait pas très bien pour combien de temps on ferait du tourisme, ni où on rappor-

terait nos souvenirs ensuite, mais si on se fiait à mes parents, il fallait rester en ville au moins une bonne semaine. C'est parfait : de toute façon, on avait toute la vie devant nous.

Depuis qu'on était arrivées, je dormais comme une roche la nuit, malgré les monologues d'Almée, qui dissertait dans son sommeil. Ce matin, elle avait dû me secouer pour qu'on ne manque pas le déjeuner, servi à des heures pas possibles. On a couru en bas, où il restait plus grand-chose, mais on s'est contentées d'un bout de pain avec de la confiture d'abricots, et ça nous a comblées. On a aussi piqué un bol de salade de fruits pour Oreste – c'était pas des légumes, mais comme c'est du même groupe alimentaire, on s'est dit que ça devrait faire. Le cuisinier nous fait un clin d'œil et on lui a souri d'un air innocent : si on n'avait pas envie de se faire mettre dehors de l'hôtel comme des voleuses, on était mieux de l'avoir dans notre petite poche ! De retour dans notre chambre, on a mis la salade de fruits dans la boîte d'Oreste, qui n'a pas eu l'air d'aimer les raisins, ni les pommes, ni les oranges, et encore moins les melons. Il n'y a même pas goûté, juste l'odeur l'a repoussé au fond de sa boîte. Almée était triste.

– On devrait aller au marché lui acheter de la laitue.

– Bonne idée, Almée ! Et en même temps, on se trouvera quelque chose à manger pour dîner pas cher !

On était emballées. Restait à trouver le marché. On est allées consulter la madame de la réception de notre hôtel, elle nous a dit où trouver de l'information. Il y avait une librairie tout à côté, avec des guides sur la ville portuaire. On s'est dit que ça allait nous appauvrir, mais que ça en valait la peine, alors on en a acheté deux. Moi j'ai pris un répertoire historique des rues de la ville, et Almée a pris un livre plein de statistiques et d'information sur les édifices et les quartiers. Avec ça entre les mains, on allait tout savoir, tellement qu'on allait pouvoir aider les habitants à se retrouver dans leur propre ville. Dans le livre d'Almée, ils parlaient du marché public. Ils disaient où c'était, il y avait même des photos et tout ce genre de choses. Mais comme on préférait tout découvrir nous-mêmes, on a décidé de ne pas trop lire nos livres. Une nouvelle ville, c'est comme une surprise. Il ne faut pas se la faire dire d'avance, sinon, ça perd tout son effet. Alors on a pris notre sens de l'orientation à deux mains et on est parties chercher l'endroit au hasard, parce qu'on n'avait pas de plan. Dans le livre, ils disaient qu'il était assez bien caché : ça tombait bien, on était imbattables à la cachette. On allait voir ce qu'on allait voir !

La ville portuaire était faite en angles aigus. C'était pas très difficile d'imaginer, de conceptualiser, de comprendre où on était par rapport à la mer. On ne se perd pas facilement dans une ville étoilée, même quand on n'a pas

de plan. On aurait aimé ça, mais on n'y arrivait pas. Alors on a cherché et on a dépassé toutes sortes de choses étranges, des choses qu'on n'avait jamais vues dans notre village. Une terrasse. Une arche. Une bibliothèque. Un pylône électrique. Des crottes de chien sur le trottoir. Un tout petit parc avec un seul buisson. Deux petites filles sautillant dans une fontaine. Des bancs. Beaucoup de bancs. Il y en avait un peu partout, comme laissés au hasard. L'urbanisme est une chose curieuse. En marchant le long d'une rue pleine de vitrines, on a même vu une fille comme une tour de Pise marcher penchée à cause de tous ses sacs. Tout à coup, Almée s'est énervée.

– Regarde! On pourrait leur voler leur sandwich! Ou leur vin rouge! Ou leur serviette de table pour se faire un tablier!

Tout excitée, elle avait repéré une terrasse qui débordait jusque sur le trottoir, avec des gens qui mangeaient presque dans la rue. Il fallait contourner les tables pour pouvoir continuer, et risquer de se faire écraser par un camion, ou alors passer entre les gens comme dans un labyrinthe. On s'est enfoncées dans la masse de tables en essayant de ne rien renverser, et en plein milieu, j'ai eu un flash, je me suis arrêtée : dans notre recherche à travers la ville, un petit indice ne ferait pas de tort, et c'était le moment ou jamais. Je me suis tournée vers une dame assise seule.

– Excusez-moi, Madame, on cherche le marché. Pouvez-vous nous dire si on gèle ou si on brûle ?

La dame n'avait pas l'air habituée aux civilités provinciales, elle nous a dévisagées, Almée et moi, d'un air offensé avant de répondre de peine et de misère qu'il fallait redescendre la côte et tourner à gauche au bout de la rue. Ça gâchait un peu le jeu, mais on n'a fait comme si ça nous faisait rien.

– Merci Madame! Bon appétit!

Et on s'est sauvées en éclatant de rire après lui avoir volé un morceau de fromage, sous les yeux plissés des clients coincés. Décidément, les gens qui mangeaient sur des terrasses n'avaient aucun sens de l'humour!

La dame avait raison, pourtant. En descendant la côte et en tournant à gauche, on a bel et bien trouvé le marché public. Almée a sorti son livre et a comparé avec les photos.

– C'est lui! On y va!

C'était un marché à ciel ouvert, avec des toits de fortune au-dessus des étals. Rien à voir avec notre petite épicerie de village, ni avec la foire agricole où les cochons se promenaient en liberté! Tout autour du marché, il y avait des murs céramiqués de bleu et de jaune et, au-dessus de la porte, il y avait une inscrip-

tion dans une autre langue. Parce que, même si le marché était dehors, il avait une porte. Deux portes, mêmes. Des grosses portes en bois qui se fermaient avec une barre de fer. Heureusement, la barre de fer était levée, les portes étaient ouvertes, et on a pu passer les murs du marché, tout essoufflés d'avoir couru.

- Wow! As-tu vu? C'est quel légume, ça?

Almée a attrapé dans un panier un fruit en forme de ville portuaire. Comme je la connaissais, elle ne le mangerait pas pour le garder en souvenir. On a fait quelques pas dans le marché, époustouflés. Juste à côté de nous, derrière son comptoir blanc et sanglant, la bouchère était en train de couper des côtelettes dans un grand morceau de viande, et les mouches par terre dévoraient des raisins bleus échappés de leur panier. Plus loin, des gens vendaient des jus de fruits pressés, des fleurs, du café, du pain frais. En suivant l'odeur, on a fini par tomber sur la poissonnerie. Je n'avais jamais tellement aimé le poisson, mais à la mer, il fallait faire comme les marins. On ne pouvait plus se comporter en vulgaires terriennes, il fallait jouer le jeu pour de vrai.

On tombait en pleine effervescence du grouillez-vous-on-ferme-dans-quinze-minutes : c'était bientôt l'heure de manger et les poissonniers voulaient faire une pause. Ils nous regardaient avec un air, mais on s'en moquait

bien. Almée était trop fascinée par son fruit pour s'en faire, de toute façon. Les pêcheurs avaient rapporté des poissons qui s'étendaient par terre dans des grands bacs bleus, qu'un grand jeune homme – beau, frisé, blond, en uniforme réglementaire (salopette et bottes de pluie) – s'affairait à remplir de glace à grands coups de pelle. Il n'avait pas l'air très concentré : ça revolait partout et la glace nous glissait sur le bout des pieds sans aucune retenue. C'était le vrai bordel sur le plancher de la poissonnerie, c'était pas propre pour deux sous, mais on avait envie de le lui pardonner, parce qu'il était beau, et peut-être un peu aussi parce qu'il nous souriait depuis qu'on était entrées. Je lui ai rendu son sourire et je me suis tournée vers Almée, qui avait subitement oublié son fruit et qui s'était mise à observer avec un drôle d'effroi les yeux morts des poissons qui traînaient partout. Pour ne pas devoir les regarder trop longtemps, on s'est dépêchées d'en adopter deux qu'on allait manger crus, faute d'installations pour les faire cuire. On n'allait quand même pas abuser du cuisinier de l'hôtel ! Et puis j'avais entendu dire par ma sœur Ophélie, qui faisait toujours venir des magazines de la grande ville, que le poisson cru, c'était la nouvelle mode. Ma mère n'avait jamais, au grand jamais, voulu essayer d'en préparer, mais j'étais plutôt curieuse : ça serait peut-être meilleur que le poisson cuit. Un gros monsieur à tablier avec un air de forgeron nous a regardé par-dessus sa moustache, l'air lui aussi de

dire choisissez-vous-poissons-qu'on-en-finisse, et a tapé la paume de sa main avec une grosse brosse à poils durs. Un peu impressionnées, on lui a pointé nos poissons pour qu'il les ramasse et, avec sa brosse, il les a débarrassés de toutes leurs écailles et de leurs tripes, c'était absolument écœurant de voir ça. Il nous les a emballés et on l'a payé, puis on s'est poussées avec notre butin, pas peu fières. Avec ça et deux ou trois tomates, et une feuille de laitue pour Oreste, on allait bien se débrouiller pour manger correctement.

\*

On ne voulait pas abuser du cuisinier de l'hôtel, mais, quand même, heureusement qu'il nous aimait ! On a pu voler grâce à lui de la vaisselle et des ustensiles pour manger nos poissons. On a vidé le minibar de la chambre pour s'en faire un frigo où garder notre bouffe au frais. C'était plein de bouteilles partout par terre, ensuite, mais ça nous dérangeait pas. Par contre, il fallait faire attention pour ne pas marcher dessus, ça aurait été bête. Oreste était terrorisé par notre bordel, il s'est poussé au fond de sa boîte et il s'est mis à grelotter. Ça faisait drôle de voir un lapin grelotter : il avait les poils tout hérissés, comme quand on était tous arrivés dans la ville portuaire. J'avais bien peur que la vraie vie ne soit pas faite pour lui, ni le poisson cru. Tant pis, il ne savait pas ce qu'il ratait. Nous, on se tapait tout un festin, bien assises sur le lit.



Première découverte : le poisson cru, c'est pas très propre. Même qu'en fait, on était en train de cochonner toute la chambre avec notre dîner. Je voulais bien croire qu'il y avait des femmes de chambre pour ça, mais n'empêche que c'était un peu gênant. Je commençais à penser qu'on aurait besoin d'une nappe. Je me suis levée.

– Bouge pas! Je reviens!

Almée, très douée au jeu de la statue, a gardé la pose pendant que je filais à la cuisine. J'aurais mis ma main au feu qu'elle serait encore immobile quand je reviendrais.

Dans l'escalier qui tournicotait, je bondissais en faisant assez de bruit pour réveiller tous les fainéants qui dormaient encore – mes parents auraient dit que je descendais comme un éléphant. Mes pieds laissaient de grosses traces dans le moelleux des tapis rouges et bruns, pas très bien harmonisés avec les murs tapissés verts. Mes doigts qui glissaient laissaient du jus de poisson partout sur la rampe en bois. C'était sanitairement discutable, mais je n'y pouvais rien.

L'escalier qui tournicotait ne tournicotait pas pour rien; il tournait autour d'une cage en fer avec des câbles d'ascenseur au milieu, le genre d'ascenseur qui fait qu'on sait qu'on est en train de monter parce que le paysage défile à la verticale. Le genre aussi qui fait un

grincement effrayant, comme s'il allait lâcher n'importe quand; c'est pour ça qu'Almée et moi on préférerait ne pas le prendre. Et puis, c'était meilleur pour les mollets, les escaliers. Arrivée en bas, je me suis cogné le nez sur une porte.

– Aaaaah, zut!

L'heure du déjeuner était passée et l'hôtel boycottait le repas du midi; la salle à manger était fermée! Aucun moyen d'atteindre la cuisine. Remerde. En plus, avec mes doigts tout sales s'acharnant sur la porte, la vieille vache maussade de la réception n'allait pas être contente. Elle risquait même de tousser légèrement dans ma direction, avec un air digne et condescendant :

– Excusez-moi, c'est fermé.

De guerre lasse, j'ai abandonné et je suis remontée en ruminant une solution. Almée devait commencer à avoir des fourmis dans les jambes, là-haut.

L'ascenseur à côté de moi était en train de grincer. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur pour voir la tête du client téméraire qui osait le prendre. Surprise! À l'intérieur, un grand jeune homme – beau, frisé, blond, en uniforme réglementaire – sentait le poisson autant que

moi. J'ai eu un petit frisson en le reconnaissant, puis un autre quand il m'a saluée. De sa cage de métal, il a demandé :

– Vous avez une chambre ici ?

J'ai rougi et j'ai fait oui de la tête. Il a souri et il a ouvert la bouche, mais je ne lui ai pas laissé le temps d'ajouter quelque chose. J'étais arrivée à notre étage et je me suis précipitée dans la chambre après lui avoir fait salut du bout des doigts.

– Almée, tu peux arrêter, je suis revenue !

– Fiou !

Almée a filé aux toilettes sans même se demander si j'avais rapporté une nappe. C'est bien connu : les besoins fondamentaux sont plus importants pour l'humanité que la simple propreté. Je l'ai attendue en trépignant un peu, puis j'ai eu un flash. Quand elle est revenue, mieux disposée à discuter des problèmes strictement sanitaires, je lui ai dit mon idée. Comme on n'avait pas apporté le tourne-disque, tous nos vinyles étaient désœuvrés : on allait donc se faire une nappe en disques ! L'avenir était dans la réutilisation, de toute façon. Et ça ne risquait pas d'être transpercé par le liquide, au moins. Sur le plancher de la chambre, juste en dessous de la fenêtre grande ouverte, on a donc tassé les bouteilles et on s'est installé un coin pique-nique sur fond rock. Quand on a eu fini, j'ai reculé un

peu, pour avoir une vue d'ensemble. Ça donnait un style fou à nos installations!

- HÉ!

Almée m'a regardée.

- Quoi?

J'ai pas compris.

- Comment, quoi?

- T'as dit «HÉ».

- J'ai rien dit du tout.

Almée a regardé par la fenêtre.

- HÉ! ICI!

Il y avait quelqu'un qui criait par la fenêtre, en face. Almée a passé la tête dehors, puis elle s'est tournée vers moi.

- Tu crois que c'est à nous qu'il parle?

J'ai hésité un instant, à cause de ma rencontre dans l'escalier, mais je n'y croyais pas trop.

- Bah non, on connaît personne ici.

- Il me fait des signes, on dirait. Qu'est-ce qu'on fait?

J'ai passé la tête dans la fenêtre. En face, un étage plus haut, le grand jeune homme – beau, frisé, blond, en uniforme réglementaire – faisait des grands signes en criant par sa fenêtre ouverte. J'ai eu un nouveau frisson et j'ai regardé Almée, qui a haussé un sourcil.

- Tu le connais?
- C'est le poissonnier.
- Qu'est-ce qu'il nous veut?
- On va le savoir.

J'ai repassé ma tête par la fenêtre.

- QUOI?
- BONJOUR!
- QU'EST-CE QUE TU VEUX?
- SAVOIR SI VOUS ÊTES OCCUPÉES CE SOIR!

J'ai hésité une seconde. Almée m'a tirée par la manche.

- Invente quelque chose! Dis que oui!

J'ai plissé le nez. Je trouvais terriblement excitant qu'un bel inconnu nous crie des choses par sa fenêtre; je n'allais pas ruiner cette formidable occasion avec un odieux mensonge.

- ON EST LIBRES! POURQUOI?
- RENDEZ-VOUS EN BAS À HUIT HEURES?

Almée a encore tiré sur ma manche.

- Dis non! Dis non!

J'ai fermé les yeux un instant puis je me suis lancée, sans y penser.

- D'ACCORD! À CE SOIR!

J'ai refermé la fenêtre.

- Pourquoi t'as fait ça? On avait dit qu'on n'avait besoin de personne!

Almée était catastrophée. J'imaginai son petit cœur palpiter de timidité dans sa poitrine à l'idée d'aller rencontrer un inconnu qui sentait le poisson, à l'idée de ne plus m'avoir à elle toute seule.

- T'inquiète pas, ça nous engage à rien. Tu ne trouves pas ça terriblement excitant, toi, un bel inconnu qui crie à sa fenêtre pour nous parler?

- Non.

Et elle est allée s'asseoir sur le lit, les bras croisés, en faisant la moue. J'ai essayé de lui changer les idées.

- Allez, on va finir notre poisson. Faudrait pas que notre nouvelle nappe serve à rien!

Elle n'a rien répondu. J'avais encore faim, alors j'ai décidé de finir mon dîner quand même. Je me suis installée sur la nappe et j'ai

mangé mon poisson en silence pendant qu'Almée restait sur le lit sans bouger. Quand j'ai eu fini, je me suis tournée vers elle.

– Tu veux pas qu'on aille se promener ?

– Non.

Je suis restée là un instant à la regarder, sans trop savoir quoi faire. Puis, j'ai poussé un soupir. Avec Oreste qui remplissait compulsivement sa boîte de crottes et Almée qui boudait dans un coin, l'air accusateur, l'atmosphère devenait malsaine.

– Tant pis. J'y vais, moi. On se voit plus tard.

Et je suis sortie. J'allais pas céder à ses caprices d'enfant gâté, quand même.

J'ai dévalé les escaliers en regardant partout au cas où le poissonnier serait encore dans les parages puis, vu qu'il n'y était pas, je suis sortie de l'hôtel. Je ne suis pas allée bien loin : j'avais à peine fait cinq pas le long de la façade qu'une arête de poisson m'est tombée dessus. J'ai pensé qu'Almée se vengeait en me jetant nos restes par la tête, mais non. C'était une grosse madame qui vidait sa poubelle de son balcon jusque dans la rue. J'ai été tellement choquée que je suis rentrée m'asseoir dans le hall en me promettant d'y rester jusqu'à ce que la rancune d'Almée ait eu le temps de se calmer. La grande ville n'était peut-être pas faite pour moi, tout compte fait.

Un peu avant l'heure du rendez-vous, je suis remontée chercher Almée. Elle ne bou-  
dait plus, elle était trop occupée à jouer avec  
Oreste en chantant une berceuse que ma mère  
nous chantait, à Ophélie et moi, et dont je lui  
avais appris les paroles. Ça parlait de mon-  
tagnes, de cloches et de bergers. La voix d'Al-  
mée était la plus belle chose que je n'avais ja-  
mais entendue. Je n'osais pas la déranger pour  
lui dire qu'il faudrait descendre, ça aurait été  
mal choisir mon moment, alors je me suis as-  
sise derrière elle contre la porte, et j'ai écouté  
en silence pour qu'elle ne me remarque pas.  
C'était beau. Elle ne tirait aucun orgueil de sa  
voix, parce qu'elle ne savait pas que je l'écou-  
tais. Si elle avait su, ça aurait été moins beau.  
Quand la chanson a été terminée, tout à coup,  
elle s'est retournée et elle m'a vue. Elle m'a  
fait un regard surpris et intimidé, toute gênée  
que je l'aie entendue. Puis, tout de suite, elle  
m'a fait un grand sourire.

– Regarde, Oreste a mangé sa laitue!

Elle est comme ça, Almée, pas rancunière.  
Je me demandais souvent si c'était par bonté  
ou simplement parce qu'elle avait la mémoire  
courte.

– Tu viens? Il est presque huit heures.



J'ai vu son visage changer et je me suis dit que tout ça n'était peut-être qu'une affaire de mémoire, finalement : elle venait de se rappeler notre rendez-vous et soudain elle n'avait plus l'air contente du tout.

- Est-ce que je suis obligée?
- Tu vas pas me laisser y aller toute seule, quand même?

Elle a hésité. Elle était terrorisée, la pauvre. Pour la rassurer, je lui ai permis d'emporter Oreste, qu'on a sorti de sa boîte, puis je lui ai pris la main et je l'ai traînée de force jusqu'en bas. On s'est assises dans l'entrée, tremblant toutes les deux pour des raisons différentes en attendant que huit heures sonnent.

À huit heures tapant, le beau grand jeune homme est arrivé, sans son uniforme réglementaire. J'ai fait un clin d'œil encourageant à Almée, et il nous a tendu la main en faisant un grand sourire.

- Moi, c'est Laurent.

J'ai poussé Almée du coude. Elle a réussi à articuler son nom et j'ai serré la main de Laurent en me présentant de la façon la plus détendue possible, c'est-à-dire en serrant les mâchoires et en tremblant de tout mon corps.

- Je m'appelle Chloé.
- Et comment s'appelle votre lapin?

– C’est un lièvre. Il s’appelle Oreste.

Laurent a haussé les sourcils, l’air pas tellement impressionné par notre culture; mais on avait envie de le pardonner, parce qu’il était beau. Puis on est sortis, mais on s’est arrêtés dans la rue, parce qu’on ne savait pas trop par où aller, ni par où commencer. C’était la première fois qu’on avait rendez-vous avec un inconnu, on ne savait pas comment gérer ça. Alors, pour meubler le silence et pour faire la conversation, je lui ai raconté mon histoire de poubelle de tout à l’heure. Il a bien ri et m’a dit qu’il n’avait jamais vu personne vider ses poubelles de son balcon, ni, d’ailleurs, aucun individu louche sur un trottoir, ni aucune bagarre aux abords d’un bar glauque, mais que toutes ces choses arrivaient systématiquement devant les touristes et les gens de passage. Peut-être seulement parce qu’ils le remarquaient plus, parce qu’ils étaient plus craintifs, plus impressionnables.

Laurent ne venait pas de la grande ville, lui non plus. En nous entraînant vers la terrasse de l’hôtel, il nous a raconté qu’il venait d’une ville beaucoup plus petite, sur une île dans laquelle il étouffait. Alors il était parti pour la ville portuaire et il était devenu poissonnier, le temps de changer d’air. Il retournait chez lui de temps en temps, et là-bas les gens trouvaient qu’il avait changé. Je ne savais pas comment il était avant, mais je l’aimais plutôt bien comme il était maintenant. Je le

regardais nous raconter tout ça en gesticulant beaucoup, et je le trouvais attachant. Même s'il était un peu trop sûr de lui, un peu trop insouciant, un peu trop démesuré.

Puis, à notre grande surprise, on a appris que Laurent ne vivait pas dans notre hôtel. Ou plutôt qu'il ne vivait plus dans notre hôtel. Il venait de se trouver un appartement, en pleine ville. Quand je l'avais croisé plus tôt dans l'escalier, il venait récupérer ses derniers bagages. Et il n'était plus poissonnier non plus. Il s'était trouvé un nouveau travail, en pleine ville : il allait devenir afficheur de rue. Un afficheur de rue, ça pose les affiches pendant la nuit pour que, pendant le jour, elles aient l'air de s'être régénérées toutes seules sur les palissades. Tout ça pour dire que c'était un méchant coup de chance qu'on se soit rencontrés ici. En tout cas.

On est restés à la terrasse de l'hôtel, parce qu'on pouvait voir la mer et qu'on pouvait boire des chocolats chauds pour pas cher. Laurent, lui, a pris une bière. Pendant qu'on gardait le nez dans nos tasses, on l'a fait parler, parce qu'on était curieuses et parce qu'on avait envie de boire ses paroles. De fil en aiguille, on en est venus à parler de nos villages respectifs, nous de l'aéroport, lui de son île et du resto de ses parents. On a relevé les ressemblances et les différences entre nos vies et la sienne (il y avait plus de différences qu'autre chose), on l'a écouté raconter son travail de poissonnier

et son enfance à jouer avec des chevaux sur une ferme, on a raconté notre voyage en vélo, ça l'a pas mal impressionné, et il s'est mis à nous traiter de grandes voyageuses. Puis ça en est resté là, parce qu'à minuit, il a fallu qu'il parte travailler à son nouvel emploi. Il s'est levé et nous a fait des grandes embrassades. Almée était toute gauche et raide dans ses grands bras; moi, j'ai un peu fondu quand il m'a touchée. Il a sorti un papier et un crayon de sa poche.

– Appelez-moi cette semaine. Il faut que je file!

Ça nous a pris de court, ça nous laissait sur notre faim. Comme on n'avait pas trop le choix, alors on l'a laissé partir, mais on a mis son numéro de téléphone dans la poche d'Almée, pour ne pas le perdre. Almée avait fini par se laisser charmer, elle aussi. Elle est comme ça, Almée : des fois, il faut la forcer un peu. Puis on a payé nos chocolats chauds et on est allées se coucher, tout de suite après qu'il a été parti. Ou en tout cas, on a essayé : on était beaucoup trop énervées pour dormir.

– T'imagines! Il veut qu'on le rappelle!

– Je sais!

Almée n'en revenait pas non plus. Elle n'arrêtait pas de sautiller, tellement elle n'en revenait pas. J'ai fait pareil : c'était sûrement la chose la plus excitante qui ne nous était jamais arrivée.

C'est seulement vers quatre heures qu'on a réussi, de peine et de misère, à s'endormir. En se réveillant le lendemain, il était encore trop tôt : on aurait bien voulu l'appeler, mais on l'aurait réveillé, et on ne voulait pas faire mauvaise impression la première fois qu'on lui téléphonerait. Alors on a tourné en rond pendant des heures jusqu'à ce qu'Almée prenne les choses en main :

– On va ouvrir nos livres, sinon on va perdre notre journée.

C'est ce qu'on a fait. De toute façon, je n'avais pas de meilleure idée à lui proposer. Le livre d'Almée était le plus beau, il fallait bien lui donner ça, alors c'est par lui qu'on a commencé. Au début, on a seulement regardé les images, pour se mettre l'eau à la bouche. Puis, on s'est installées une en face de l'autre sur le lit et on a fait un concours de l'extrait le plus ennuyeux. C'est Almée qui a lu en premier – après tout, c'était son livre.

– La ville portuaire a une population de 2,3 millions d'habitants. C'est la plus grande ville du pays. Elle fait 480 km<sup>2</sup> de superficie et son territoire urbanisé est de 90%.

Si elle pensait m'avoir avec des statistiques! J'ai répliqué par un extrait sur le commerce. Elle en a rajouté avec l'héritage des commu-

nautés religieuses. Pour l'achever, je lui ai lu la biographie du maire.

- Ça va, t'as gagné. Quelle heure il est ?

- Trop tôt.

- Merde.

Merde? Quand Almée dit «merde», c'est qu'elle est vraiment très contrariée.

- On essaie de dormir ?

- Rêve toujours.

Alors on a ouvert mon livre, et ça a continué comme ça jusqu'à ce qu'on en arrive à ne plus savoir à quoi jouer. C'est à ce moment-là que, le cœur battant dans la gorge et l'estomac pétillant un peu trop, on a eu une bonne idée : on a décidé de jouer aux touristes, pour de vrai. Après tout, c'était pour ça qu'on était ici. Ça nous a comme recentrées, on s'est tout de suite senties mieux. On est donc retournées à la librairie et on a ramassé des dizaines de dépliants sur les attractions typiques de la ville portuaire. Au diable la dépense, on allait se payer des vacances comme on n'en avait jamais eu ! On a étalé tous les dépliants sur le lit et on s'est mises à les regarder pour se choisir une première activité. Il y en avait tellement qu'on ne savait pas par où commencer, d'autant plus qu'on n'avait pas tellement d'expérience là-dedans : on n'était jamais allées en vacances. On s'est dit que pour bien faire notre choix, il fallait qu'on classe les activités et les

attractions par type, pour ne pas refaire trois fois la même chose, et qu'on prenne le temps de lire chaque description et de bien regarder toutes les images. Alors on a pris chacune un dépliant, et c'était parti mon kiki.

Rien que faire le classement, ça nous a pris tellement de temps que, quand on a eu fini, c'était déjà l'heure à laquelle on pouvait appeler Laurent en restant dans les limites de la civilité, c'est-à-dire vers le tiers de l'après-midi. On a tiré à pile ou face pour savoir qui l'appellerait, et c'est tombé sur Almée, mais elle tremblait tellement qu'elle m'a donné son tour. J'avais pas trop le choix d'accepter, si on espérait revoir Laurent un jour. J'ai composé son numéro, ça a sonné, et il a répondu avec une voix pas du tout endormie. Ouf! On le réveillait pas! Rassurée, je lui ai annoncé notre beau projet de tourisme, fière de notre coup. Il a ri.

– Excellent! Bougez pas!

Et il a raccroché. On n'a pas bougé.

Il est arrivé 15 minutes plus tard avec des gourdes et un sac à dos. En lui ouvrant la porte (je me suis dit que, rendue là, je n'étais plus obligée de faire la statue), je me suis presque évanouie, tellement j'avais pensé à lui au lieu de dormir, cette nuit. J'ai attrapé la main d'Almée et Laurent nous a tendu à chacune une gourde.

– Je vous emmène pour votre première visite!  
On va grimper le grand pic!

Je me suis souvenue d'avoir vu ça quelque part dans nos dépliants, le grand pic. On s'est consultées par télépathie : Almée avait les yeux tout brillants. J'ai dit oui pour nous deux.

Pour aller jusqu'au grand pic, qui était un peu à l'extérieur de la ville, on a commencé par marcher dans sa direction, sans trop se presser. En chemin, Laurent nous a raconté toutes sortes d'histoires qu'il avait apprises sur la ville. Par exemple, il y avait eu un grand tremblement de terre 20 ans plus tôt, et toutes les routes avaient été détruites. Ils avaient dû tout reconstruire. Ça m'a fait un frisson dans le dos : j'espérais bien que ça n'arriverait pas encore une fois pendant qu'on était là. Puis, comme on approchait tranquillement du bas de la montagne, Laurent nous a appris que pour la grimper, il fallait se rendre à mi-hauteur en voiture, parce que sinon on allait se décourager avant le sommet et on raterait tout le panorama. On a levé les sourcils, perplexes : on n'avait pas de voiture, et on n'avait pas d'argent personne pour un taxi. Laurent était entre deux boulots, et Almée et moi, on avait un capital très limité. Laurent n'a pas eu l'air de trouver ça plus problématique que ça.

– On a juste à faire du pouce! Les gens sont super gentils, ici.



J'ai regardé Almée. Elle avait la même lueur de panique dans l'œil que moi. Laurent l'avait remarqué, lui aussi.

– Voyons, c'est pas dangereux! J'en fais tout le temps. Vous allez voir, y a rien là.

C'était hors de question. On ne faisait pas de pouce. Ça faisait partie de nos gênes, presque, depuis ce qui était arrivé.

Dans notre village, les gens n'avaient pas de voitures. Ils avaient des pick-up. Des gros camions rouges bons pour transporter des sofas et déménager des frigidaires, ou pour ramener un cochon de la foire agricole. Au village, conduire un pick-up n'était pas un luxe, c'était une obligation; quand il se mettait à pleuvoir, il fallait des bons pneus pour aller chercher du charbon à la ville la plus proche.

Passé le village, juste après la dernière maison de la rue principale, il y avait une grande côte avec, juste au bout, une courbe. Si on la ratait, on finissait dans le précipice. C'était arrivé plusieurs fois, surtout à des étrangers qui n'avaient pas de pick-up. Nos mères en parlaient tout bas en faisant trembler leurs tasses de thé, les yeux comme des billes, et nous interdisaient de traîner nos vélos jusque-là. L'endroit maudit, quoi.

Un jour, deux filles du village avaient décidé de partir, histoire d'aller voir ailleurs si elles y

étaient. Elles s'étaient installées sur le bord de la route, le pouce levé, et elles avaient attendu que quelqu'un veuille bien les ramasser. Un camion s'était arrêté, mais au moment de monter, une des filles avait dit «Non, moi je monte pas là-dedans. Je lui fais pas confiance». L'autre avait répliqué, elles s'étaient tiré les cheveux, elles s'étaient crié des noms, mais ni une ni l'autre n'avait cédé. La première avait envoyé promener la deuxième et n'avait pas embarqué; la deuxième était montée quand même, en traitant l'autre de poule mouillée. Le camion, en bas de la côte, avait fini dans le précipice, avec la fille dedans.

Tout ça pour dire que, depuis ce temps-là, il était hors de question qu'on fasse du pouce. C'était au-dessus de nos forces, au-delà de la raison. Mais on ne pouvait pas vraiment l'expliquer à Laurent, on aurait eu l'air un peu paranos. J'ai jeté un dernier regard à Almée, qui gardait la bouche fermée de toutes ses forces, et puis je me suis sacrifiée.

– Euh, Laurent... En fait, je pense que c'est pas une bonne idée de monter le grand pic.

– Pourquoi? Je pensais que vous vouliez voir les attractions locales!

– Oui... Mais, euh... On n'a pas dormi de la nuit, parce que... Parce que nos voisins de chambre faisaient du bruit. Et donc on est vraiment épuisées...

Almée, soulagée, a pris timidement la relève.

– C'est vrai, ils n'arrêtaient pas de crier d'une fenêtre à l'autre!

Je lui ai lancé un regard oblique. Laurent a fait une petite moue, que je n'ai pas réussi à interpréter. Almée a réattaqué.

– On pourrait aller se promener au bord de la mer, à la place! Tu pourrais nous montrer le port, et on mangerait, euh, des fruits de mer, ou quelque chose du genre...

On n'avait même jamais vu de fruits de mer, mais Almée avait dû se dire que ce serait plus attrayant qu'une simple promenade sur la plage. Laurent, qui nous avait regardées patiner avec les sourcils froncés, a haussé les épaules.

– Si vous voulez. C'est vous les touristes, dans le fond.

Et on a viré de bord en laissant échapper un soupir. On l'avait échappé belle, et notre honneur était presque sauf.